Document généré le 11 oct. 2024 22:11

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Si près du désir

Hugues Corriveau, *Ce qui importe*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 132 p.

André Marquis

Numéro 62, été 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38435ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Marquis, A. (1991). Compte rendu de [Si près du désir / Hugues Corriveau, *Ce qui importe*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 132 p.] *Lettres québécoises*, (62), 34–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hugues Corriveau, *Ce qui importe*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 132 p.

Si près du désir

Depuis une douzaine d'années, Hugues Corriveau a publié huit recueils de poésie, quatre livres de fiction et trois essais, pourtant il demeure un auteur relativement peu connu.

PRÉSENTATION
ANDRÉ MARQUIS

Avec *Ce qui importe*, sa poésie prend le pari de la simplicité lexicale et rhétorique pour aller droit à l'essentiel. Le poète poursuit une réflexion entreprise dans son recueil précédent, *Apprendre à vivre* (Les Herbes Rouges, 1988), et interroge à nouveau le quotidien, l'amour et les relations de couple à travers le prisme de la banalité et du passionnel.

La coutumière présence

La structure du livre repose en partie sur la distribution des pronoms personnels. Ainsi, les dix-huit poèmes de la première division, intitulée «Quotidien», mettent en scène un allocutaire féminin désigné par le pronom personnel «tu». Dès le départ, la vie apparaît comme une lutte à finir, un défi que l'on relève à chaque respiration. Face à cette épreuve répétée, l'amour semble l'unique adjuvant, le baume miraculeux que l'on applique sur les blessures des corps agités. Faut-il s'étonner alors de la forte puissance lyrique de certains textes ?

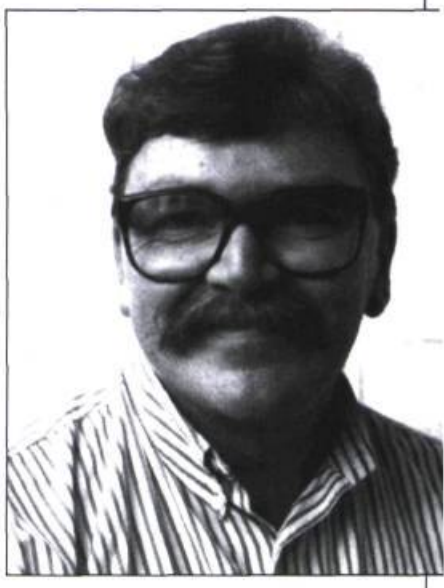
> *La terre est un mouvement obligé*
> *tu t'approches de moi avec effort*
> *au vent tu accours le long des rues la cité*
> *ta route labyrinthe ta course*
> *tu cherches l'agitation singulière*
> *tu es la ville engloutie*
> *sous les rumeurs pourtant je vois*
> *il n'y a que toi parlant*
> *et la passion que tu y mets (p. 28).*

La deuxième partie, «Rituels», subdivisée elle-même en trois, met successivement l'accent sur trois pronoms différents, «je» («Les faits»), «tu» («Devant la mer») et «nous» («Bibliothèque»). Quant à la dernière partie, «Existence», elle présente un curieux mélange des divers pronoms, tout en privilégiant, peut-être, la voie impersonnelle.

De plus en plus accessible, la poésie de Corriveau s'ajuste à l'ère postmoderne du nouveau discours amoureux, sans pour autant tomber dans le piège de l'excessive simplicité. Il suffit d'observer le travail syntaxique du poète pour relever de menus écarts, de fines ruptures qui font pression sur le vers sans le faire éclater. Ce sera tantôt un enjambement ou une série d'enjambements qui variera le rythme, tantôt une inversion plus traditionnelle ou encore une juxtaposition équivoque de mots, de syntagmes. Voici un exemple parmi d'autres :

> *la fièvre d'être seul égare j'ai besoin*
> *d'habiter ton corps certitude sang fluide*
> *et la chaleur «j'essaie de vivre»*
> *dirais-tu une histoire encore si peu connue*
> *(p. 110).*

On aura remarqué que l'auteur incorpore aussi la parole de l'autre dans ses poèmes, en discours direct (dont il demeure le maître absolu), ce qui permet une certaine ouverture, un semblant de dialogue, même si le lecteur n'est pas dupe de la stratégie employée.

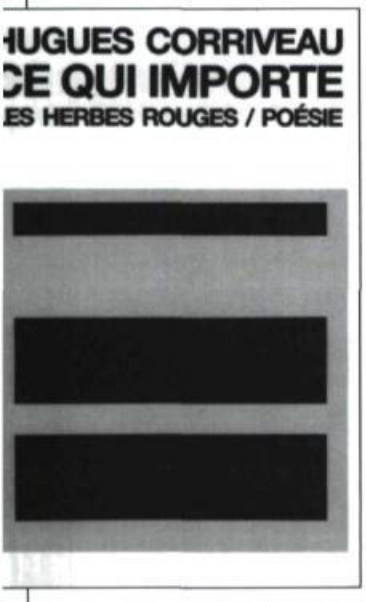


Hugues Corriveau

L'illusion, le mirage

À la parution de *Forcément dans la tête* (Les Herbes Rouges, 1985), j'avais relevé avec quel brio Corriveau parvenait à lier dans ses textes les thèmes de l'enfance, de la mort et de l'amour. Moins présents dans *Ce qui importe*, ces thèmes resurgissent dans un des plus beaux poèmes du livre :

> *Soldat de plomb laqué de rouge*
> *l'enfance savait déjà militaire la marche*
> *et le pas du tambour toute résonance*
> *émise en cassant quelques têtes*
> *d'argile je disais «viens jouer»*
> *déjà je croyais avoir du plaisir*
> *avec mes morts sculptés*
> *dans le marbre des pierres tombales (p. 37).*

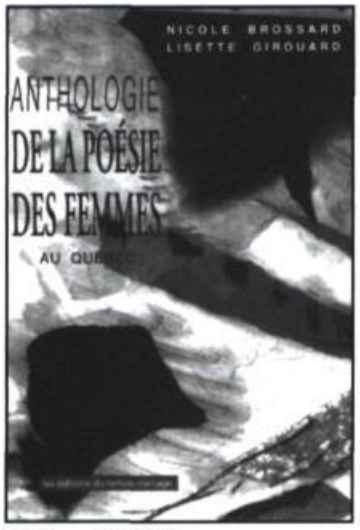


J'ai surtout pris plaisir à lire les 22 poèmes de «Bibliothèque», tous traversés par la même passion, celle de la lecture et de l'écriture, où la notion de désir valse entre la vie et la mort, dans une danse des plus équivoques :

> *Nous nous sommes entourés de livres*
> *sorte de cache maison feuillue*
> *nous nous y soustrayons de la mort*
> *nous y faisons des fleuves et des aventures*
> *ces rayons nous tuent je te dis*
> *«viens jouer» l'effervescence des fleurs*
> *je ne m'entends plus te dire «j'écris»*
> *tellement toute bibliothèque provoque (p. 80).*

La quête de l'origine et de l'originalité se déploie dans l'antre de la bibliothèque, dans ce qu'il conviendrait peut-être de nommer le «paradoxe de la bibliothèque».

Les textes de *Ce qui importe* sont traversés par un désir presque insensé de vie et une prise de conscience «du simple geste d'exister» (l'auteur s'approprie ainsi le titre d'un recueil de Joël Pourbaix paru au Noroît en 1989). Mais cette interrogation sur l'existence et cette soif de vivre ne cachent-elles pas une blessure plus profonde ? Le personnage masculin du livre ne ressentirait-il pas un attrait tout aussi fort pour la mort ? Dans ce cas, l'écriture s'avérerait l'unique moyen d'échapper aux chants des sirènes, à la faux de la grande prêtresse à la robe noire. La vie apparaît donc comme quelque chose d'étrange que l'on tente de nommer, de cerner, en sachant le combat perdu d'avance, mais en savourant déjà la douce revanche d'un nouveau manuscrit, d'une nouvelle publication.

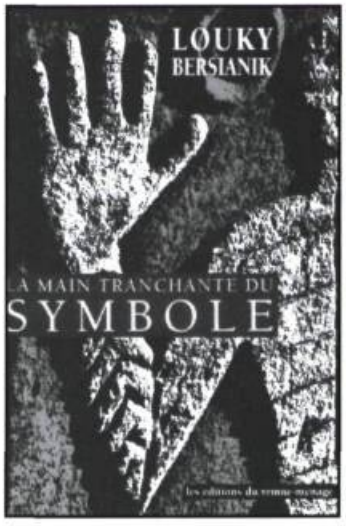


379 p., 25,95 $

Anthologie de la poésie des femmes au Québec

«... c'est un magnifique jardin poétique que nous offrent les maîtres d'œuvre de cette anthologie; un parcours sans pareil sérieusement et amoureusement constitué, vibrant de vivacité et d'enthousiasmes.»
Gilles Toupin, *La Presse*

«L'événement littéraire de l'année, c'est la publication de cette *Anthologie...*»
Jean Royer, *Le Devoir*



288 p., 25,95 $

La Main tranchante du symbole

Louky Bersianik

Ce recueil est une anthologie de textes et d'essais féministes. *La Main tranchante du symbole*, un nouvel éclairage sur les symboles qui ont façonné le patriarcat tel qu'il se présente aujourd'hui. De la langue à l'écriture, de l'avortement aux nouvelles technologies de reproduction, des sujets d'actualité traités avec verve et humour.

Diffusion Dimédia

les éditions du remue-ménage
4428, boul. Saint-Laurent, bureau 202
Montréal (Québec) H2W 1Z5